



Giuseppe Penone, *Respirare l'ombra*, 1999-2000
© Adagp, Paris. Photo : Centre Pompidou, Mnam-Cci/Philippe Migeat/Dist. GrandPalaisRmn

Podcast Hors-série : Le Musée en sensations

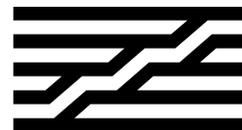
Dans cette série de l'été, nous donnons la parole aux visiteurs du Centre Pompidou qui nous ont confié leurs sensations, leurs enthousiasmes ou leurs frustrations.

Dans chaque épisode, nous prolongeons ces discussions avec les conférencières et conférenciers du Centre Pompidou. Ensemble, ils nous parlent de leur expérience, nous livrent leur boîte à outils et partagent leurs propres questionnements ou leurs émerveillements.

Episode 5 : Pour découvrir de nouvelles sensations

Une invitation à « plonger dans l'inconnu pour trouver du nouveau ». Le Musée est un lieu un peu hors du monde et hors du temps où d'autres expériences sont possibles et encouragées. Comment voir une œuvre que l'on ne remarque pas ?

Comment s'éveiller à des sensations minuscules ?



Code couleurs :

En noir, les conférenciers du Centre Pompidou

En rose, les visiteurs et visiteuses

En bleu, la voix narrative

En violet, les extraits musicaux

En vert, les citations

En rouge, toute autre indication sonore



Transcription du podcast

Temps de lecture : 8 min

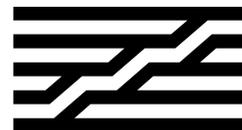
[jingle de l'émission]

Bonjour, bonsoir, bienvenue dans « Le Musée en sensations », le podcast hors-série de l'été !

Au cours de l'année, nous partons à la rencontre des visiteurs du Centre Pompidou. Dans la promenade centrale du musée, sorte de rue tantôt bruyante ou tranquille, nous échangeons quelques mots à la volée, une sensation, une impression, une frustration.

Nous prolongeons ces discussions avec les conférencières et conférenciers du Centre Pompidou, qui arpentent le Musée avec les visiteurs et répondent à leurs questions. Dans ce dernier épisode, on entre au Musée comme chez l'apothicaire, à la recherche de nouvelles sensations. Une respiration dans l'ombre, des choses infimes et invisibles, des gammes sourdes et des déplacements subtils.

[visiteur 1] Aujourd'hui j'aime beaucoup cette œuvre de Francis Bacon, c'est un triptyque d'un homme représenté à trois moments différents ([*Three Figures in a Room*, 1964](#)).



Cette œuvre, elle te fait réfléchir sur ce que tu fais, ton travail, la vie, l'infini et toutes les choses que cet artiste te communique.

[Rose-Marie Stolberg, conférencière] On perçoit les choses par le corps et son intégralité avant d'arriver au niveau de conscience — on a un laps de temps premier. Quand on perçoit quelque chose, on a une sensation.

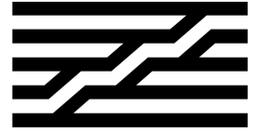
C'est la fameuse « petite sensation » de Cézanne et cette sensation, c'est que : « je me rends compte que l'air circule », « je me rends compte que quand je suis dans un espace, tout bouge », « je me rends compte que je bouge dans l'espace », mais c'est énorme !

[visiteur 2] Les émotions, pour moi, c'est le signal de l'entrée de l'énergie dans le cerveau. Nous sommes guidés par l'énergie. L'énergie, c'est de l'information, l'information, c'est de l'énergie. Nous, structure, corps dissipatif, on reçoit de l'énergie en permanence et on en a besoin pour rester hors équilibre.

C'est de la thermodynamique dont je vous parle. Pour moi une émotion, c'est le signal que l'information est entrée dans mon cerveau. Après, cette émotion va me faire évoluer. Pour moi, le signal de l'évolution est directement lié à la qualité d'émotion que je vais avoir, bonne ou mauvaise, peu importe, mais elle me fait évoluer. Donc, avant que je rentre dans une exposition, je suis comme je suis. Après, je suis différent. Voilà.

[Anton Zatzepine, conférencier] Par rapport au cubisme, ce qui est intéressant, c'est que tu as l'impression que les limites de ton propre corps, qui contient ton être, est en constante transformation et qu'il évolue.

C'est ce qui peut créer aussi une certaine forme d'émotion par ce que tu as vraiment l'impression que tes propres dimensions, de ton corps et de ce qui te contenait se transforment. Ça génère effectivement des sensations, des émotions fortes par rapport à ton être.



Il faut bien qu'il existe un terrain commun à l'artiste et au profane.
Un point de rencontre où l'artiste n'apparaît plus fatalement comme en marge, mais
comme votre semblable. Jeté, sans avoir été consulté dans un monde multiforme.

Permettez-moi d'user de la parabole de l'arbre. Notre artiste s'est donc trouvé aux
prises de ce monde multiforme. Le voici suffisamment bien orienté et à même
d'ordonner le flux des apparences et des expériences. Cette orientation dans les
choses de la vie, je voudrais les comparer aux racines d'un arbre.

De cette région afflue vers l'artiste la sève qui le pénètre et pénètre ses yeux.
L'artiste se trouve ainsi dans la situation du tronc.

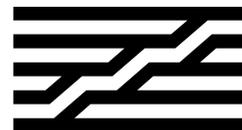
Il ne fait rien que recueillir ce qui monte des profondeurs et le transmettre plus loin.
L'artiste occupe ainsi une place bien modeste. Il ne revendique pas la beauté de la
ramure. Elle a seulement passé par lui. [Paul Klee]

[extrait musical : Angel Bat Dawid, *The Black Queen of Italy Strolls Through Her
Garden*]

[Sophie Fourestier, conférencière] Je reprendrais la phrase de Marcel Duchamp qui
disait — enfin je crois que c'est de lui — qu'il rentrait dans un musée comme chez
l'apothicaire et qu'en fonction de son humeur du jour, il allait chercher le remède qui
allait lui faire du bien... ou peut-être le guérir de quelque chose !

[Anton Zatzepine] C'est vrai que lui, il est un petit peu à part !
C'est Marcel Duchamp qui disait que l'art, c'est ce qui nous échappe.
Moi, je pense qu'il faut se laisser troubler par l'œuvre.

Si tout est déjà connu d'avance, pourquoi venir voir des œuvres au musée ?



Il faut justement que les œuvres soient un peu percutantes, qu'elles soient légèrement dérangeantes, qu'elles nous permettent de faire des liens avec nos connaissances préalables, qu'elles nous permettent surtout de rebondir par rapport à ce qu'on a déjà acquis.

[extrait musical : Angel Bat Dawid, *The Black Queen of Italy Strolls Through Her Garden*]

[Patricia Maincent, conférencière] Les premières expositions surréalistes, c'étaient des cabinets de curiosité avec beaucoup d'œuvres sans cartel et d'objets trouvés dans les marchés aux puces !

Il y avait cette volonté de provoquer l'inconscient — non seulement de l'artiste dans la création de son œuvre — mais aussi le public, les spectateurs et leur proposer d'activer eux-mêmes leur inconscient, puisque de toute façon ils ne pourront pas tout voir.

Donc, le spectateur se laisse guider par son association d'idées, son collage.

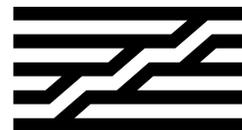
De toute façon, ce n'est pas une œuvre, ce n'est pas obligatoirement sacralisé et ça, pour moi, c'est intéressant. J'aime bien cette idée d'être à la rencontre de soi-même, de se laisser guider par une curiosité, un dégoût, une sensation, une surprise, une banalité.

Finalement, il faut accepter de se découvrir soi-même et de se laisser aller.

C'est vrai que c'est un lâcher-prise. Si ce n'est pas un lâcher-prise la visite au musée, c'est dommage ! De toute façon, on ne verra pas tout, donc ce sera toujours frustrant.

[rire]

[Sophie Fourestier, conférencière] Mais je pense qu'il y a des œuvres qui peuvent aider le public aussi comme celles de Giuseppe Penone.



Commencer sa visite par une installation où les gens seraient immergés et pourraient ressentir peut-être quelque chose d'inversé.

Je pense aux surréalistes aussi, qui ont fait une installation de sacs de charbon (*Le plafond de Duchamp*) placés en hauteur (à la galerie des Beaux-Arts pour l'exposition universelle du surréalisme en 1938) où le lourd était en haut ! Des choses inversées comme celles-ci, ça peut aussi renverser les sens et bouleverser un peu la pensée rationnelle.

[Patricia Maincent, conférencière] Une idée m'est venue — que je mets en place parfois au cours de mes visites — c'est d'entrer dans une pièce et de chercher l'œuvre qui est la moins visible. Dans la salle d'art minimale, je leur fais regarder le [Wall Drawing](#) de Sol Lewitt.

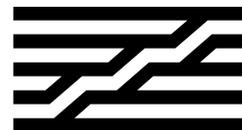
C'est amusant, par ce que c'est la plus grande œuvre de la salle, pourtant, les gens ne la voient pas. Elle se confond avec le mur et ça devient amusant cette découverte de chercher l'œuvre qu'on remarque le moins.

[Sophie Fourestier, conférencière] C'est vrai qu'on arrive parfois à avoir quelque chose de plus fin, parce que c'est un peu comme une esthétique du presque rien : on fait sentir quelque chose qu'on n'a pas vu !

Par exemple, il y a l'œuvre de [Carl André](#) sur lequel on peut marcher.

Tout d'un coup le voir et le donner à voir, permettre aux gens de dire un mot ou deux dessus, c'est toujours mieux parce qu'on sait que c'est acquis et qu'ils s'approprient quelque chose.

Tout d'un coup, sentir en groupe ce presque rien qui prend de l'importance, il y a quelque chose qui passe, des notions aussi comme celle du travail. Pour les gens, un artiste doit travailler, ça doit être un gros travail. Enfin, juste du bleu ou juste du blanc, ce n'est pas suffisant ! **[rires]**



Il y a cette notion aussi du travail qui est à réfléchir avec les gens.

Justement, dans toutes ces œuvres où il n'y a presque rien, si on arrive à leur faire sentir, par exemple, le velouté ou la profondeur d'un bleu...

Je pense aussi à Pierrette Bloch, qui fait juste cette ligne de crin de cheval qui part dans tous les sens ([Sans titre](#), 1994). Si on invite les gens à rêver à partir de cette ligne où il y a plein de fils qui s'échappent, ça devient une écriture, une ligne d'horizon un peu brouillée.

Là, s'ils partent d'un imaginaire, ce presque rien devient très infini.

C'est par l'expérience de ce regard-là, je crois que cette notion de « travail » disparaît.

[Patricia Maincent, conférencière] L'audace d'un geste, c'est une chose, l'audace d'une vie en est une autre. Ceux qui arrivent à montrer sur la durée, c'est qu'ils ont une pensée qui est quand même assez forte. Donc, je n'ai pas envie de nier cette idée du travail de l'artiste.

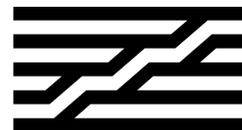
En revanche, je pense que dans cette audace, ce qui est important pour tout le monde c'est de se dire : c'est bien d'oser penser différemment et d'oser une pensée différente. C'est ça que ça nous apprend.

Donc on en revient toujours à cette question du temps et de passer du temps devant une œuvre. Parce qu'en fait se dire « j'aime » ou « je n'aime pas » en deux secondes, ça n'a pas de sens !

En revanche, on peut démarrer en se disant « j'aime par ce que ... ».

Tout à coup, la pensée se forme et là, ça peut être intéressant par ce qu'on peut finir par se dire qu'en fait, finalement, on ne l'aime pas.

À l'inverse, parfois, on peut se dire : « je n'aime pas » pour tout plein de raisons.



Puis on peut prendre conscience de certaines choses sur un aspect plutôt intéressant, et finalement, on est arrivé à construire un discours radicalement différent.

De toute façon, c'est un leurre de se dire qu'on va pouvoir passer trente secondes devant une œuvre et pouvoir se faire une opinion. Ça ne veut rien dire !

[Sophie Fourestier, conférencière] Tu as raison. Il faut du temps, il faut aussi du déplacement devant l'œuvre. Mais je pense que l'observation souvent amène à l'émerveillement, je trouve.

[extrait musical : Angel Bat Dawid, *The Black Queen of Italy Strolls Through Her Garden*]

Et vous, quelle est l'œuvre que vous avez le plus remarquée au Musée ?

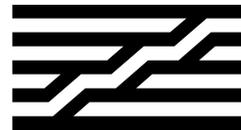
[visiteuse 3] Je pense que c'est la collection permanente, mais je n'en ai pas une en particulier sinon l'installation de Giuseppe Penone ([Respirare l'ombra](#)).

J'étais venue au lycée en sortie scolaire pour voir cette œuvre, j'étais en option « arts plastiques » et on faisait un projet sur cet artiste. Le conférencier nous avait demandé de nous allonger, de regarder cette installation, et ça m'avait marquée.

Après, je suis revenue bien des années plus tard en étant en études supérieures. Ça m'a fait quelque chose de retourner dans cette installation, donc on va dire que c'est ma préférée !

Si vous deviez résumer cette expérience en un seul mot, ce serait lequel ?

Nostalgie, on va dire !



[extrait musical : Angel Bat Dawid, *The Black Queen of Italy Strolls Through Her Garden*]

Une voûte de feuilles. Bois vert. Écaille d'écorce. Feuille qui absorbe la lumière. Feuille de miroir. Miroir de feuille.

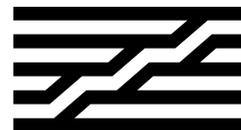
Sentier tortueux. Gravité. Obscur. Branche sinueuse vers la lumière. Structure végétale. Sculpture végétale.

Profondeur du noir. Poids du noir. Légèreté de la lumière. Noir absorbant. Regard qui coule, poussière.

Eau resplendissante, terre parfumée, terre mouillée, terre collante, pied boueux, distance dissoute, lumière réfléchie, regard entrouvert, pénombre. [Giuseppe Penone]

[jingle de l'émission]

Nous espérons que cette grande conversation animée autour et devant les œuvres de la collection du Centre Pompidou vous donne envie de venir arpenter les couloirs du Musée, passer de salle en salle, vous approcher d'une œuvre qui vous fait de l'œil ou au contraire, vous fige. Laissez venir vos sensations les plus profondes ou les plus infimes. L'art, c'est vivant.



Crédits

Réalisation, écriture et voix : Delphine Coffin et Julie Micheron

Montage et mixage : Bastien Pigeon

Conférencières et conférenciers du Centre Pompidou : Roberto Demurtas, Sophie Fourestier, Patricia Maincent, Rose-Marie Stolberg, Sandrine Vivier et Anton Zatzepine

Enregistrements : Pengfei Cao, Victor Carvalho, Vincent Dupont, Bakary Fofana, Jimmy Kindala, Daria Maksimova, Gaspard Profit du collectif de jeunes volontaires du Centre Pompidou Art Session

Habillage musical : Sixième son

Extrait musical : Angel Bat Dawid, *The Black Queen of Italy Strolls Through Her Garden*, 2024.

Infos pratiques

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite

Application Centre Pompidou accessibilité

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite

Livrets d'aide à la visite

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc

Suivez-nous sur Facebook

<https://www.facebook.com/centrepompidou.publicshandicapes>

et Accessible.net https://accessible.net/paris/musee-art/centre-pompidou_5